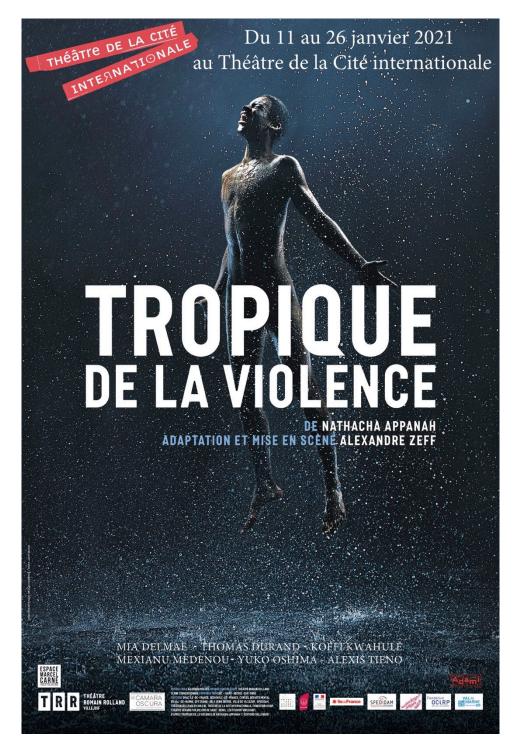
REVUE DE PRESSE



Contact PRESSE

Francesca Magni
06 12 57 18 64 - francesca.magni@orange.fr
www.francescamagni.com



Liste presse Tropique de la violence

Lundi 18 janvier

Alexis Campion / Le journal du Dimanche

Gérald Rossi / L'Humanité

Micheline Rousselet / Blog Culture SNES

Fabienne Arvers / Les Inrocks

Dany Toubiana / Theatrorama

Philippe Person / Froggydelight

Sarah Fauve / Blog de L'art-Chipel

Denis Sanglard / Un fauteuil pour l'orchestre.com

Mardi 19 janvier

Brigitte Hernandez / Le Point

Véronique Hotte / Blog Hotello

Bruno Fougnies / La revueduspectacle.com

Jean-Pierre Thibaudat / Mediapart

Salomé Vallot / toute la culture

Patrice Elie Dit Cosaque / Outremer N°1, France TV

Tessa Grauman / Outremer N° 1, France TV

Jane Roussel / Jeune Afrique

Jeudi 21 janvier

Brigitte Corrigou / blog A voir-A lire

Laure Adler / France Inter

Vendredi 22 janvier

Maroussia Dubreuil / Pigiste M Le Magazine, Citizen K, Marie Claire

Marina Da Silva / L'humanité

Lundi 25 janvier

Laurent Schteiner / Théâtres.com

Christophe Candoni / Sceneweb.fr

Noémie Dalies / Pigiste Télérama et Jeune Afrique

Alice Carel / Pigiste Telerama, Les Inrocks, Dr Good

Aurélie Charon / France Culture

Delphine Lemer / France Culture

Valérie Marin La Meslée / Le Point

DIVERS:

Interviews radiophoniques:

RFI / émission en Sol Majeur, interview d'Assane Timbo. Enregistrement le 28/10 à 16h et diffusion le 1^{er} novembre.

Outremer N°1 / émission de radio L'oreille est hardie, interview d'Alexandre Zeff. Diffusion le 23 janvier 2021.

France Culture / émission Tous en scène, interview d'Alexandre Zeff et Koffi Kwahulé par Aurélie Charon le 30 janvier 2021 entre 20h et 21h.

Interviews presse Nationale:

Théâtral Magazine / Interview d'Alexandre Zeff par Gilles Costaz. Parution novembre 2021.

La Scène / Interview téléphonique d'Alexandre Zeff par Tiphaine Le Roy le 20 janvier à 10h Jeune Afrique / Interview d'Alexandre Zeff par Jane Roussel mardi 12 janvier à 10h Interview TV :

France 3 IDF / émission Boulevard de la Seine, interview Alexandre Zeff le 26 novembre à 10h45. Diffusion Le 6 février 2021 entre 11h25 et 12h.



L'actualité du théâtre

nov. - déc. 2020

Alexandre Zeff Des choix radicaux

Acteur, réalisateur, metteur en scène, Alexandre Zeff met en scène *Tropique de la violence*, adapté du roman de Natacha Appanah. Le parcours d'un jeune migrant ballotté depuis sa naissance de mère en mère à Mayotte avant de se retrouver dans la jungle d'un bidonville...



Théâtral magazine : Pourquoi adapter ce roman de Natacha Appanah ?

Alexandre Zeff: J'ai surtout monté des œuvres de Kwafi Kwahulé. Je voulais poursuivre avec ce type d'écriture ouverte. Je ne trouvais pas. Adoptant un esprit trandisciplinaire, j'ai lu des romans et j'ai découvert *Tropique de la violence*. C'était une évidence. J'ai découvert un trésor! Natacha Appanah, dont j'ai découvert plus tard et sans surprise qu'elle avait écrit en pensant à la tragédie grecque, suit très amicalement notre travail.

Est-on plus dans le roman ou dans le témoignage ?

L'auteur est parti du documentaire. Journaliste, elle est restée deux ans à Mayotte. Mais son livre a pris la forme de la fiction. C'est l'histoire de Moïse, d'abord un nourrisson qui, depuis les Comores, arrive avec sa mère sur une barque. Il s'agit donc de migrants de là-bas. La mère donne le petit Moïse à une infirmière qui souffre de stérilité. Mais celle-ci meurt d'un accident céré-

bral quand il a 15 ans. Il vit alors dans un bidonville, Gaza, parmi 3000 mineurs. Là il entre en conflit avec le chef autoproclamé, Bruce. Un humanitaire essaie de le sauver mais tout est impossible... Le roman est choral, conté par les personnages principaux. C'est comme un tableau de Soulages : c'est obscur mais de l'obscurité vient la lumière.

Quels sont les autres partis pris de votre adaptation ?

Il s'agissait de déterritorialiser le roman, de dessiner une écriture qui avait été faite pour la lecture, d'alléger le texte, de trouver l'équilibre où les mots n'en diraient pas trop (comme si le spectacle faisait émerger le plus beau, la poésie), de travailler la musicalité de la langue. Et de penser le spectacle en pensant à la danse. Alexis Tieno, qui joue Moïse, est un acteur-danseur. Et tous ses partenaires, Marie Desgranges, Thomas Durand, Mexianu Medenou, Assane Timbo sont des acteurs qui sont passés par la musique ou sont

aussi musiciens. Les choix théâtraux sont radicaux. Une musique "live" avec Uko Oshima. Une théâtralité de l'image qui refuse le réalisme : trois tulles créent trois niveaux d'images et permettent de jouer sur des différentes profondeurs et des dramaturgies différentes.

Est-ce du théâtre social ou politique?

L'art permet de réfléchir autrement, les outils artistiques d'aller au plus profond de la réalité. Sans militantisme apparent, l'art nous réveille.

> Propos recueillis par Gilles Costaz

■ Tropique de la violence, d'après Natacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff, avec Marie Desgranges, Alexis Tieno, Thomas Durand, Mexianu Medenou, Assane Timbo. Du 4 au 10/11 au Théâtre Romain Rolland 18 rue Eugène Varlin 94800 Villejuif, le 13/11 EMC Saint-Miche-sur-Orge, du 19/11 au 3/12 au Théâtre de la Cité internationale 17 boulevard Jourdan 75014 Paris



Printemps 2021

INTERNET ET RÉSEAUX SOCIAUX:

COMBLER L'ATTENTE

Les blogueurs du théâtre tentent de garder le contact avec leurs lecteurs.

LEURS COUPS DE CŒUR

Même sans trop de spectacles à se mettre sous la dent, les blogueurs mettent en avant de belles découvertes. Elle est assez ancienne pour Sacha Uzan, qui recommande Les Filles aux mains jaunes, mise en scène de Johanna Boyé, dont elle espère qu'il sera reprogrammé au Théâtre Rive Gauche. Laurent Steiner cite des productions vues depuis le début de cette saison contrariée: Le Roi des pâquerettes dans une mise en scène de Benoît Lavigne, Les Femmes de Barbe-Bleue (mise en scène Lisa Guez) et Tropique de la violence (mise en scène Alexandre Zeff)

Yves Perennou



PRODUCTION

Diffusion: embouteillage en vue

La création ne s'est pas arrêtée pendant la fermeture des salles Certains y trouvent des

avantages, comme Alexandre Zeff. «Le deuxième confinement nous a permis d'avoir plus de temps pour répéter Tropique de la Violence. Nous avons accueilli de nombreux programmateurs lors de représentations professionnelles en janvier.



Théâtre. À Mayotte, même les enfants n'ont plus d'espoir

Lundi 8 Février 2021,

Adapté par Alexandre Zeff, *Tropique de la violence*, roman de Nathacha Appanah, brosse avec rage et passion le portrait d'une jeunesse perdue.

Moïse est un jeune adolescent, deux fois orphelin. À peine débarquée d'un rafiot de fortune sur l'île de Mayotte, venue d'un îlot voisin pour le faire naître en territoire français, sa mère biologique l'a abandonné, par pauvreté, et par superstition; parce que, s'il a bien la peau noire, il a un œil noir et l'autre vert. Sa mère adoptive, une infirmière blanche, des années après, meurt brutalement. Et le garçon, élevé à la mode occidentale, perd alors brutalement ses repères, son logis et ses rêves. À 15 ans, Moïse découvre que son avenir est déjà périmé. Livré à lui-même, le seul refuge qu'il trouve ressemble déjà à un enfer. C'est Gaza, le nom donné à Kaweni, « le plus grand bidonville de France », sur cette île ensoleillée du bout du monde. Là, sont recensés plus de trois mille mineurs, qui survivent de trafics dans un climat de violences constantes, explique l'autrice.

Cette histoire, romancée, certes, mais qui pousse ses racines dans la réalité de cet enfer grouillant de toutes les misères, a été écrite par Nathacha Appanah, qui a séjourné deux ans sur place. Publié en 2016 par Gallimard, l'ouvrage lui valut une quinzaine de prix littéraires. « Après avoir terminé la lecture, je suis resté sans bouger un long moment, bouleversé par ce que je venais de découvrir et par la manière dont la beauté de l'écriture avait transcendé cette histoire, inspirée de notre effroyable réalité, en un oratorio étourdissant et lumineux », explique Alexandre Zeff. Sa mise en scène est à la dimension de sa découverte, lui qui veut interroger « notre conscience citoyenne ».

La création de *Tropique de la violence* aurait dû se faire en début d'année au Théâtre Romain Rolland de Villejuif. Finalement, c'est sur la scène du théâtre de la Cité internationale universitaire (Paris 14 e) que s'est faite la création, devant quelques professionnels. Habitué des zones sombres chargées de sens diffus, Alexandre Zeff a composé là un univers à la dimension de l'enjeu et de sa colère. Avec une troupe de comédiens tous excellents : Mia Delmaë, Thomas Durand, Mexianu Medenou, Alexis Tieno, Assane Timbo. Il convient aussi de citer Yuko Oshima, Vincent Robert, Guillaume Callier pour les musiques et l'ambiance sonore envoûtante, Benjamin Gabrié pour la scénographie et les lumières, Muriel Habrard pour la vidéo.

Sans répit, le jeu, la musique, la danse, les projections, la poésie, les cris et les râles se superposent, s'entrecroisent comme dans un ballet impromptu, alors que tout est calibré millimétré, justifié. L'action, au présent comme au passé, se déroule sur plusieurs niveaux. Les musiciens surgissent. L'eau, qui se répand sur l'ensemble du plateau, prend des allures d'océan dans lequel se disloque tout un monde. Et comme le dit encore le metteur en scène : ici « les mots se mâchent et parfois se recrachent violemment dans un rap enragé ».

S'octroyant le titre de « roi de Gaza », Bruce, un plus grand, se comporte en dominateur, en chef de gang, dont le délire s'articule dans la réalité de ce monde parallèle. Terrorisant Moïse, il hurle : « C'est Mayotte ici et toi tu dis c'est la France (...). En France on voit des enfants traîner du matin au soir comme ça ? (...) En France il y a des gens qui vivent toute leur vie dans les bois ? » Moïse ignore les réponses. Il réagit comme il le peut. Et pour lui le soleil deviendra sombre, pour toujours.

Journal satirique paraissant le mercredi

Mercredi 11 novembre 2020 - N° 5218

Ze Chéâtre

Tropique de la

(Répète le feu)

ERMÉS au public, les théâtres ne le sont pas aux compagnies en répétition. Lesquelles invitent au compte-gouttes les journa-listes et les programmateurs à venir les voir. Le 6 no-vembre, nous avons ainsi assisté à une journée de travail du jeune metteur en scène Alexandre Zeff.

A la Scène Eglantine, la pe-tite salle du Théâtre Romain-Rolland, à Villejuif, où « Tro-pique de la violence » devait être créé. Une adaptation du roman éponyme de la Mauri-cienne Nathacha Appanah (1). Dès 9 h 30, ils sont une pe-

tite dizaine à s'activer, dans une ambiance studieuse. Zeff, masqué comme les autres, règle des problèmes tech-niques (vidéos, éclairages). Les quelques séquences qui ont be-soin d'être affinées avec les co-médiens le seront en janvier, au Théâtre de la Cité interna-tionale, où le spectacle est re-programmé du 11 au 26.

programme du 11 au 26.

Sur scène, c'est un petit bout
de Mayotte, dont nous découvrons ici le quartier pauvre. A
l'avant-scène, un bassin d'eau
géant censé figurer l'océan Indien. Des débris en plastique
flottent ici et là. Au fond, une
pièce servant à la fois de cellule
de prison et de taudis. Au-desde prison et de taudis. Au-dessus de celle-ci trône une batte-

rie. Une percussionniste im-provisera des rythmes tribaux. Brève interruption. Le filage (répétition générale) com-mence. Voilà Moïse (Alexis Tieno), le fils de clandestins adopté par une Française expatriée, à la recherche de ses origines. Il atterrit à Gaza, « no man's land violent où des bandes de gamins shootés au chimique font la loi ». Les des-tins se croisent. Il y a Bruce, le chef du bidonville. Un huma-nitaire. Un policier. D'autres qui parlent (et chantent) d'outre-tombe. C'est dur, mais très humain. Appanah ne juge pas. Zeff non plus. Les cinq jeunes comédiens assurent. Bref, on revient en janvier!

Mathieu Perez

● (1) Gallimard, 192 p., 17,50 €. Vu au Théâtre Romain-Rolland, à Villejuif.



Mathieu Perez

Inrockuptibles

SCÈNES

Comment mettre en scène l'enfer des réfugiés comoriens?

29/01/21 13h33





Alexandre Zeff propose un spectacle qui décortique les ressorts de la violence sociale en mêlant au théâtre l'énergie de la danse, de la vidéo et de la musique live.

Artiste associé du Théâtre de la Cité universitaire, Alexandre Zeff et son équipe étaient fin prêt·es pour la création de *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah. C'est pourtant devant quelques professionnel·les seulement que la création a eu lieu, à la mi-janvier, en attendant le report du spectacle. Redire l'importance, pour les artistes, de montrer leur travail coûte que coûte et, pour nous, d'en rendre compte.

Pour les plus chanceux·euses, des reports de dates se mettent en place. Pour d'autres, les créations ont lieu, sans public, et en resteront là tant l'embouteillage des spectacles à venir, bloqués depuis près d'un an, ne permettra pas de tout programmer.

Gaza, bidonville à ciel ouvert

C'est violent. Comme est violent le roman de Nathacha Appanah, situé à Mayotte, territoire français au beau milieu de l'océan Indien que tentent de rejoindre les îlien·nes des Comores en embarquant dans des barques de fortune, les kwassa-kwassa, et où les attend la misère.

Dense, fusionnant théâtre, projections vidéo, danse, chant et musique live, *Tropique de la violence* oppose deux univers. Celui de Moïse (Alexis Tieno), enfant comorien confié par sa mère à une femme blanche dès son arrivée à Mayotte, que l'on retrouve adolescent et orphelin. Face à lui, contre lui, règne Bruce (Mexianu Medenou), le roi de Gaza, bidonville à ciel ouvert de Mayotte. Une plongée à couteaux tirés dans la mécanique de la violence sociale, portée haut et fort par les acteur·trices et la batteuse Yuko Oshima.

Le Point Culture

Les salles sont fermées, mais le théâtre vit toujours!

Au théâtre de la Cité internationale s'est joué, devant un public de professionnels, « Tropique de la violence », formidablement mis en scène par Alexandre Zeff.



Le noir se fait dans la salle de 400 places du théâtre de la Cité internationale au cœur de la cité universitaire à Paris, en ce mois de janvier où les théâtres sont partout fermés, les comédiens et toute la profession rivés à cette interminable attente, et le public frustré. Une belle voix off de femme, des images en noir et blanc, et puis des chansons, des danses, des percussions vont faire vivre un texte de toute beauté devenu presque un poème dont les phrases suivent un rythme syncopé.

Au bout d'une heure trente de représentation, les comédiens viennent saluer, c'est bête, mais on avait, et eux aussi, oublié ce moment magique, les applaudissements fusent, émanant d'un petit public (une trentaine de personnes, à peine davantage pour la dernière représentation) de professionnels, programmateurs de salles — Odéon, théâtre de Sartrouville pour ne citer que ceux-ci —, spectateurs venus de l'Éducation nationale pour un public scolaire, ou encore journalistes, dont nous étions.

Spirale de violence

Tropique de la violence, le spectacle d'Alexandre Zeff, adapté du roman de Nathacha Appanah, Prix Femina des lycéens (parmi bien d'autres récompenses), était programmé en novembre 2020, puis reporté du 11 au 26 janvier 2021, pandémie oblige, et finalement décalé en septembre. Pour autant, la troupe a pu maintenir en ces lieux cinq représentations à destination des professionnels et des médias, mais elles ont dû être repoussées parce que deux des comédiens, dont le dramaturge et romancier Koffi Kwahulé, ont eu le Covid-19! Sept jours plus tard, enfin, le théâtre accueillait la troupe de la Camara oscura, qui a enthousiasmé les heureux présents.

En attendant les beaux jours de septembre (du 13 au 24 puis en tournée en novembre), dire ici comment l'on s'est retrouvé à Mayotte, sur le rivage du sud de l'île, où une jeune Comorienne qui a fait la traversée en kwassa (pirogue), espérant un avenir meilleur, donne son bébé à une infirmière métropolitaine en mal d'enfant. C'est une chance inespérée pour elle, pour l'enfant, mais que fait-on avec cette chance ? Qu'est-ce que l'enfant, prénommé Moïse, va faire de son histoire particulière ? La comédienne qui joue l'infirmière (Mia Delmaë) la lui chante, sans rien lui cacher de son origine, tout en l'élevant dans le confort des « Blancs », des privilégiés de l'île. C'est ce qui est insupportable à Bruce (Mexianu Medenou), chef du gang du bidonville nommé « Gaza » quand il rencontre Moïse (Alexis Tieno), dont le parcours bifurque alors dans une spirale de violence que la mise en scène donne à voir avec une inventivité remarquable.

Une universalité de la violence

On trouve l'adolescent en prison, dans un décor qui ressemble à un tableau. Il a tué Bruce. Comment en est-il arrivé là ? En regardant le chef de Gaza régner sur son territoire, s'en prendre à ce jeune Noir comme lui, qui ne quitte pas son sac à dos dans lequel se trouve L'Enfant et la Rivière, le livre d'Henri Bosco, son talisman à lire et à relire pour se protéger de tout. Zeff exploite remarquablement tout ce qui, d'un décor de plage où l'on entend la mer aux allusions second degré à Batman (que révère le caïd), fait spectacle. Les corps des comédiens se déhanchent, entament des raps, la musique live au son des percussions fait résonner, au sens propre, les phrases. Et cette violence en chaîne pourrait être celle de n'importe quel quartier au monde aujourd'hui, c'est cette universalité que le metteur en scène donne à ressentir ici.

En découpant, par personnages, celui d'Olivier, le policier qui travaille dans ce territoire ignoré de la métropole, celui de Stéphane, l'humanitaire qui fait un bout de chemin positif avec Moïse, il fait se croiser leurs destins sur une scène électrisée. Par ces tranches saillantes extraites du roman de Nathacha Appanah et livrées sur un nouveau rythme, Alexandre Zeff a réussi à exploiter aussi bien l'aspect de conte que la dimension de thriller, c'est une vraie réussite. Vivement septembre que chacun puisse en profiter dans ce théâtre rouvert!

« Nous avons vécu ces reports comme une possibilité formidable de retravailler encore »

Le metteur en scène que l'on rencontre à la sortie préfère voir tout le positif de cette traversée d'obstacles. « Nous avons vécu ces reports comme une possibilité formidable de retravailler encore, sur une captation que j'avais faite avant l'arrêt de nos répétitions et qui m'a beaucoup servi. J'ai condensé, travaillé un montage plus cut, plus cinéma. C'est comme une succession de plusieurs coups de feu, on est dans l'urgence, et puis l'arrêt nous permet d'améliorer », dit Alexandre Zeff, heureux de voir que les envoyés spéciaux des théâtres lui demandent des fiches techniques et échangent avec lui. « C'est un tel plaisir de montrer le spectacle, je suis toujours intéressé par les retours, les critiques, tout ce qui peut être amélioré. Le travail continue. Et la première publique sera d'autant meilleure. »

Valérie Marin La Meslée



→ EN SOL MAJEUR

Assane Timbo, 100% comédien

Publié le : 30/10/2020 - 11:01 Modifié le : 01/11/2020 - 16:06





Assane Timbo. © JF Mariotti

Quand je regarde le fond de la mer, je vois des rêves accrochés aux algues et des bébés dormir au creux des bénitiers. Ainsi parle la mère de Moïse qui rêve d'Europe sur un kwassa kwassa. Nous sommes à Mayotte et au théâtre, à deux flottements d'Assane Timbo qui mouille le maillot dans *Tropique de la violence*, de Nathacha Appanah. Mais attention, ça flotte positif pour cet acteur, metteur en scène, auteur et pédagogue.

Alors que le monde du théâtre et du cinéma français est à la peine sur la question de la diversité, lui Assane
Timbo est demandé, désiré, choyé de partout. Les plus grands metteurs en scène le font jouer (de Jean-Michel
Ribes à Brigitte Jaques-Wajeman en passant par Stéphane Braunschweig) et le regard de sa compagnie se pose
autant sur la plume de Molière que sur celle d'Akakpo. Rencontre avec celui qu'on présente comme un artiste
noir, alors qu'il se vit sans doute simplement comme un artiste... amoureux des choses de la vie.

En raison des nouvelles mesures liées au Covid-19, les représentations de Tropique de la violence sont repoussées à janvier 2021.

Les choix musicaux de Assane Timbo

La chanson d'Hélène (film Les choses de la vie)

Kate Bush Cloudbusting.





Alexandre Zeff a mis en scène "Tropique de la violence", sur une jeunesse mahoraise abandonnée.

Depuis Mayotte : l'artiste Djodjo Kazadi et Anne-Laure Mouchette, professeure de théâtre, nous parlent du paysage du spectacle vivant. L'auteur ivoirien Koffi Kwahulé joue dans la pièce d'Alexandre Zeff.

Alexandre Zeff, metteur en scène. Artiste en résidence de saison au Théâtre de la Cité Internationale

(Paris) avec sa compagnie La Camera Obscura, il devait y présenter cet hiver *Tropique de la violence*, d'après le roman éponyme de l'auteure mauricienne Natacha Appanah (Gallimard, 2016). Les représentations sont reportées du 13 au 24 septembre 2021 au TCI (Paris). Sur scène se déploie des sons et des images qui nous projettent "dans le plus grand bidonville de France" : Mayotte, paysage de carte postale, derrière lequel s'inscrit le titre de plus pauvre département français. Chaque année, des milliers de migrants risquent leur vie pour y accoster. À leur arrivée, ils sont accueillis par le chômage, la délinquance et le chaos. Parmi eux, une mère abandonne son nourrisson, Moïse, qui tombera plus tard dans les filets d'une petite frappe, roi autoproclamé d'une microsociété d'adolescents livrés à euxmêmes. Alexandre Zeff imagine une polyphonie au croisement du thriller cinématographique et de la tragédie documentaire, où les acteurs font corps avec une matière audiovisuelle plastique, mouvante. C'est le portrait tendre et cruel d'une île qui concentre à elle seule tous les maux de notre société...

Koffi Kwahulé, dramaturge, romancier, comédien ivoirien. Il partage le plateau de *Tropique de la violence* avec cinq autres acteurs, dont Assane Timbo avec lequel il alterne le rôle du policier.

Emission du 30 janvier 2021 en direct entre 20h et 21h avec Alexandre Zeff et Koffi Kwahulé

5 paris île-de-france



Boulevard de la Seine, c'est l'émission qui nous embarque sur la Seine, chaque samedi, à 11 heures 25. En compagnie de ses experts Frédérick Sigrist, Yvan Hallouin et Jean-Noël Mirande, Wendy Bouchard nous soufflera quelques idées qui font du bien au corps et à l'esprit ...

▶ Une émission en partenariat avec le Fluctuart-Centre d'Art Urbain

Diffusion dans l'émission du 6 février 2021, sujet entre 7.40 et 11.03 sur France 3 lle de France



Partie remise pour la pièce de théâtre "Tropique de la violence"

a pièce Tropique de la violence, adaptée du roman de Natacha Appanah, met en avant Mayotte et ses questions cruciales (identité, jeunesse, immigration...). Elle devait se jouer à Paris où le théâtre se voit reconfiné, bis repetita. Heureusement, les répétitions sont, cette fois, possibles...

Patrice Elie-dit-Cosaque · Publié le 11 novembre 2020 à 05h51, mis à jour le 11 novembre 2020 à 09h33

théâtre



Membres de la troupe de Tropique de la violence • ©Patrice Elie Dit Cosaque

Comme bien d'autres spectacles dans l'Hexagone, les représentations de *Tropique de la violence* initialement prévues en novembre (la première devait avoir lieu au Théâtre Romain Rolland de Villejuif, en région parisienne) ont dû être annulées pour cause de reconfinement. Mais cette adaptation du roman de Natacha Appanah aura au moins eu la chance de trouver assez vite une reprogrammation possible en janvier 2021, au Théâtre de la Cité Universitaire Internationale à Paris, sur une scène plus spacieuse, un avantage pour une première. À quelque chose malheur est bon et la troupe de comédiens et de musiciens menée par Alexandre Zeff en profite pour améliorer encore un peu plus le spectacle.

L'histoire se répète (ou presque...)

Contrairement au premier confinement, les compagnies sont cette fois autorisées à se retrouver pour répéter. Le temps forcé à attendre et le report des représentations, c'est donc autant de temps supplémentaire pour les dernières modifications et les derniers ajustements, tant au niveau du jeu, de la mise en scène que sur le plan technique. Car pour raconter cette histoire qui se déroule de nos jours à Mayotte, le metteur en scène a choisi de jouer sur plusieurs tableaux mêlant musique en live, décor réaliste et vidéos, tournées sur place à Mayotte. Le tout nécessitant d'être au point, à la seconde près.

Dernier filage avant la première... en janvier!

C'est ainsi que toute la troupe s'est retrouvée pour un dernier filage, comprenez une grande répétition générale, au théâtre Romain Rolland de Villejuif où ils étaient en résidence depuis plus de trois semaines.

Suivez cette dernière répétition avant un retour sur scène, espérons-le, en janvier prochain. Précision : pour garder la « fraîcheur » et la surprise du spectacle, vous ne verrez pas, à la demande du metteur en scène, la troupe en jeu, rendez-vous pour cela, à l'approche de la première en janvier... Le reportage est à voir ici :





Alexandre Zeff met en scène "Tropique de la violence", vision âpre de Mayotte

émission

Oreille est hardie reçoit le metteur en scène de Tropique de la violence, adapté du roman de Natacha Appanah paru en 2016. Il y livre une vision de Mayotte, et en filigrance de la France, et de l'engrenage de violence qui mène à l'inéluctable. A voir, à la réouverture des salles de théâtre...

Patrice Elie Dit Cosaque · Publié le 22 janvier 2021 à 18h15

C'est le sort de tous les spectacles en ce moment dans l'Hexagone : privées de spectateurs, privées des salles de théâtre toujours fermées en raison du contexte sanitaire, les compagnies choisissent, en attendant des jours meilleurs, de montrer aux professionnels (entendez la presse, les programmateurs ou les propriétaires de salles) ce qui aurait dû être vu par le grand public. Et les spectacles mettant en scène les Outre-mer n'échappent bien sûr pas à la règle... **Tropique de la violence**, par exemple, aurait en effet dû se jouer ce mois de janvier 2021 au Théâtre International de la cité universitaire : ce sera une nouvelle fois partie remise pour cette création, jusqu'au mois de septembre prochain, histoire de prendre moins de risques d'annulation. Même si, pour le monde de la culture, la vie n'est faite que d'incertitudes de ce genre, depuis plusieurs mois.

Autour d'un spectacle, parler de Mayotte

Sur scène donc, l'adaptation d'un roman au sujet difficile à mettre en scène : le parcours chaotique d'un jeune garçon comorien de 15 ans dans un des quartiers les plus insalubres qui soient de Mayotte et surnommé Gaza, en raison justement des conditions extrêmement difficiles dans lesquelles ses habitants sont plongés. Avant toute chose, quelques précisions : Alexandre Zeff pour s'être rendu sur place à Mayotte sait bien, probablement comme Natacha Appanah avant lui, qu'il ne faut pas réduire Mayotte à la violence, à la délinquance, à la pauvreté qui étreignent certains quartiers de Mamoudzou et de certaines communes de Mayotte. Mais l'adaptation de ce roman ne saurait non plus éviter un pan de la réalité que l'on a bien du mal à imaginer ailleurs en France. C'est sans doute pour cela, pour enrober la

réalité mais aussi par goût pour l'interdisciplinarité, qu'il a choisi de mêler musique, dance, dialogue mais aussi du film: des images de Mayotte sont parfois projetées tout au long de la pièce comme pour rappeler que cette histoire terrible est aussi ancrée dans un pays qui, bien sûr, a tout autre chose à offrir que la violence.

Une certaine représentation de la violence

Des acteurs aux musiciens en passant par la scénographie -très réussie-, c'est un spectacle complet, riche, dense, certes sombre mais qui conserve toute la portée du roman. En tête de casting, Alexis Tieno et Mexianu Médénou livrent tous les deux une prestation intense, habitée pour donner, chacun dans son rôle, une facette de la jeunesse mahoraise. La musique omni-présente dans le spectacle plonge l'ensemble dans un univers saturé de percussions et de guitare électrique sensé refléter la dureté du monde dans lequel les personnages évoluent. Le metteur en scène et son équipe n'ont qu'une hâte : se retrouver sur scène dès que possible afin que le plus grand public puisse aussi découvrir un bout de terre de France, un département, largement méconnu de la plupart des Français.

Alexandre Zeff n'exclut pas bien sûr de donner des représentations à Mayotte non seulement dès que la situation le permettra mais aussi dès que l'île pourra accueillir des spectacles dans les structures adéquates. Il sera alors plus qu'intéressant de voir comment les Mahorais accueilleront le spectacle, certains ayant, il faut bien le dire, dénoncé le prisme de la violence choisi par l'autrice Natacha Appanah dans son roman...

En tout cas Mayotte depuis environ trois ans est littéralement entrée dans la vie de Alexandre Zeff et ce projet autour de Tropique de la violence lui tient véritablement à cœur. C'est ce qu'il raconte, entre autres au micro de *l'Oreille est hardie* et <u>c'est à écouter ici</u>...

Patrice Elie Dit Cosaque

le portail des Outre-mer



Mayotte-sur-Scène
Emission du samedi 23 Janvier 2021







Alexandre Zeff : « La beauté et l'empathie transcendent la violence »



Photo Olivier Allard

Carnets de création (25/28). Artiste en résidence au Théâtre de la Cité Internationale avec sa compagnie La Camara Oscura, Alexandre Zeff y terminait en début d'année son adaptation du saisissant roman de Natacha Appanah, Tropique de la violence, qu'il espère enfin présenter au public en septembre prochain.

Après avoir monté *Big Shoot* et *Jaz* de Koffi Kwahulé, le metteur en scène avoue avoir longtemps mais passionnément cherché « un texte qui engage totalement, jusqu'en dans les tripes, un matériau qui provoque un désir et une nécessité immenses de création ». A force de lectures très diverses, celui qui n'avait encore jamais adapté de roman à la scène a découvert le propos à la fois politique, social et humain de *Tropique de la violence* et n'a pu y rester insensible. Le livre décrit à travers la trajectoire de ses protagonistes, Bruce et Moïse, les rapports de force, de séduction et de domination, qui animent une jeunesse livrée à elle-même sur l'île de Mayotte. Aux antipodes d'un paradis tropical, ce territoire se présente sous l'aspect sordide et inhospitalier d'un géant gouffre fangeux et dangereux, opportunément baptisé Gaza car gangrené par une misère et une délinquance volontairement ignorées, déconsidérées, par l'opinion publique en métropole. « *Je ne connaissais pas Mayotte et la violence dans laquelle vit ce département français dont la moitié de la population à moins de 18 ans, mais cela m'a saisi. Dès que j'ai plongé dans ce roman, tout m'est apparu accessible. J'ai aussitôt senti la théâtralité de la langue et de l'écriture construites comme des blocs de pensées qui s'affrontent comme chez Bernard-Marie Koltès. Il m'était devenu indispensable de porter cette parole sur scène, faire connaître cette situation, incarner ces personnages, comprendre qui ils sont, comment ils se sont construits, montrer leur complexité, les rendre visibles et vivants », confie le metteur en scène.*

Comme la romancière et ancienne journaliste mauricienne Natacha Appanah qui a vécu momentanément à Mayotte et qui y est retournée avant la parution de son roman, Alexandre Zeff est parvenu à se rendre sur place, même tardivement à cause du Covid-19. « C'est presque un cliché : les paysages sont magiques, le lagon est le plus beau du monde... J'ai eu la chance de contempler cette beauté qui est d'autant plus suffocante et bouleversante qu'elle côtoie la misère et l'autarcie d'un géant bidonville. » Avec son équipe artistique, il a rencontré là-bas des mineurs isolés, des associations avec qui il a organisé des ateliers. Une courte séquence vidéo en rend compte dans le spectacle.

Tout en restituant le caractère hostile du lieu et la violence palpable qui l'habite, Alexandre Zeff n'a pas cherché à l'en départir d'une puissante beauté esthétique convoquée, premièrement, dans le magnifique espace insulaire et ténébreux qui sert de décor à la pièce où luttent à corps et à cris des êtres à la dérive sur lesquels s'abat une pluie torrentielle, et plus généralement dans un geste transdisciplinaire à la fois plastique et organique d'où jaillissent une profusion d'images, de sons, beaucoup de physicalité, de matérialité. « Le but est d'incarner de manière très concrète et sensible, par le corps, les voix, les éléments, la danse, la musique, la vidéo, toute la force du propos et donner à voir et à entendre la générosité que j'ai perçue dans l'œuvre comme dans l'île. » C'est pour cette même raison que le spectacle livre une fin plus ouverte et lumineuse que ne l'est celle du roman et finit ainsi sur une note d'espoir. Car la mise en scène se présente comme un moyen de transcender la violence par un filtre poétique. « Il est possible et même sans doute plus profond de toucher différemment qu'en montrant les choses de façon trop brute. J'ai voulu faire ressentir autrement que par le choc. Car la beauté dépasse le constat, elle crée l'empathie, elle lève les principes de protection qui nous empêchent de percevoir le réel tel qu'il est. Le truchement poétique permet de mieux s'en approcher et de se l'approprier pour en faire quelque chose », assure Alexandre Zeff.

Ce dernier se place ainsi qu'un équilibriste à la jonction d'une indéniable volonté de rendre compte du réel sans pour autant renoncer à sa propre ambition artistique et au développement d'une forme personnelle. Il est néanmoins convaincu que « lorsqu'on est confronté à cette réalité-là, il est difficile de ne pas chercher à s'engager. Il faut que les problématiques traitées puissent déborder du spectacle, pour répondre au besoin d'agir face à l'inacceptable. Je cherche à créer des ponts entre des établissements scolaires de Kawéni à Mayotte et des lycées de banlieue parisienne, je vais retourner à Mayotte pour poursuivre les actions menées auprès des jeunes qui souffrent de la pauvreté mais aussi du manque de structures culturelles et de l'absence d'espaces d'expression. Il n'y a pas de théâtre à Mayotte! Juste un cinéma qui vient d'ouvrir il y a six mois... Comment est-ce possible qu'il n'y ait aucune prise en charge de cette jeunesse tellement énergique autrement que par un retour à la frontière ou par un non respect des droits de l'homme? La violence ne surgit pas de nulle part. Elle a des racines. Sans l'excuser, elle peut être comprise. Posons-nous la question de la responsabilité de la France, de notre propre responsabilité. Cela me donne de la force pour porter ce projet à la fois artistiquement et au-delà. »

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Alexandre Zeff insuffle la vie au roman de Nathacha Appanah

Publié le 5 novembre 2020

Respectant les règles sanitaires du reconfinement, Scène Églantine du théâtre Romain Rolland de Villejuif, Alexandre Zeff continue à ciseler son adaptation du roman *Tropique de la Violence* de Nathacha Appanah. Avec finesse et délicatesse, il esquisse le portrait en clair-obscur d'un migrant adolescent pris dans la spirale infernale des gangs. Reportage dans les coulisses d'une création.

En cette fin de journée fraîche et automnale, la nuit gagne rapidement du terrain. Les lampadaires éclairent discrètement les rues de Villejuif. Quelques personnes se hâtent pour finir quelques courses essentielles, d'autres promènent leurs toutous ou rentrent du travail. Dans ce contexte singulier, entre chien et loup, derrière les portes closes de la Scéne Eglantine, toute une équipe s'agite. Dans moins d'une demi-heure, le second filage de la journée doit débuter. Réglant les derniers détails, <u>Alexandre Zeff</u>, en maitre de cérémonie, fait feu de tout bois. Passant du plateau à la salle, il vérifie dans les moindres détails que tous les changements souhaités aient bien été pris en compte

Les précieuses notes

Téléphone à la main contenant ses précieuses notes, ses réflexions, le metteur en scène dispense, avec douceur mais fermeté, à chacun ses conseils de dernières minutes, ses idées pour modifier ce qui peut sembler une broutille, mais qui a, pour lui, un sens très précis. Suivant le fil de sa pensée, il réajuste un son, enlève une vidéo qui surcharge la scénographie sans pour autant permettre une meilleure lecture de l'œuvre. Il cisèle chaque tableau, modifie çà et là une entrée en scène, un effet. Clairement tout est déjà là, il ne reste plus qu'à peaufiner, polir, donner l'éclat voulu à ce conte noir, ce récit de vie venu d'ailleurs.

Silence, on joue

Après les ultimes consignes, concernant je jeu mais surtout la technique au cœur de ce filage, la salle plonge dans silence, place au spectacle. Dans un coin de la salle, **Alexandre Zeff** a pris place en toute discrétion. Regard noir, il scrute la scène, observe les éclairages, les accessoires, la position de chacun, puis se laisse porter par les mots d'**Appanah**. Il faut dire que le texte est puissant, chargé d'images, d'émotion. De l'adoption par une infirmière blanche, de ce nouveau-né abandonné par sa jeune mère comorienne, rejetée par les flots noirs de l'Océan indien, sur les côtes de Mayotte, à sa descente aux enfers dans les rues de Gaza, ce bidonville de Mamoudzou, où règne un adolescent qui se prend pour Bruce Wayne, alias Batman, on suit avec passion le destin croisé de cinq personnages confrontés à une violence sans concession, conséquence direct d'une trop grande précarité, d'une lutte permanente pour survivre.

Un travail minutieux

Très vite, on reconnaît la pâte d'**Alexandre Zeff**, son univers assez « dark », assez violent, mais toujours poétique et musical. Avec une générosité toute retenue et empathie, il cherche dans la noirceur de l'âme humaine, une sorte de lumière, de flamme salvatrice qui ,malgré l'horreur continue de croire en l'humanité, en la possibilité d'une rédemption, d'une résilience. S'appuyant sur les compositions de la chanteuse **Mia Delmaë**, récemment arrivée dans l'aventure, mais déjà imposant sa douce présence, sa voix singulière, captivante, et de la musicienne **Yuko Oshima**, ainsi que sur la belle scénographie de **Benjamin Gabrié**, il aiguise son adaptation, sa mise en scène pour faire de ce récit réaliste, un rêve mâtiné de cauchemar qui attrape et envoûte. Le pari est à ce moment précis, cet instant fragile où tout peut encore bouger, réussi.

Une création au long court

Les choses ont bien changé depuis que nous l'avions laissé en juillet dernier à l'Espace Marcel Carné de Saint-Michel sur Orge, si l'on retrouve un certain nombre d'éléments depuis longtemps calés, les lignes directrices se sont affirmées, les jeux affinés. **Mexianu Medenou** et **Alexis Tieno** sont plus à l'aise dans leur rôle, plus habités. Mettant leur corps au service du propos, ils dansent, virevoltent, investissent l'espace avec épaisseur, douceur et fébrilité. Justes, ils n'en font jamais trop laissant la prose de **Nathacha Appanah** les envahir, les porter.

Les tableaux défilent tous plus forts, plus percutants, les uns que les autres. Le filage touche à sa fin. Alexandre Zeff sort de sa réserve, remercie son équipe, les félicite. Puis s'adressant aux quatre invités particuliers, il s'excuse humblement, rappelant que tout est encore en maturation, qu'il a encore des choses à resserrer, à élaguer. Le travail accompli est déjà fort beau. Il met l'eau à la bouche, espérant pouvoir présenter le spectacle enfin terminé à l'occasion de son exploitation au **Théâtre de la Cité internationale** en janvier prochain. Dire qu'on a hâte et un bel euphémisme !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore



THÉÂTRE

"Tropique de la violence" Une forme d'opéra rock comme cri de la détresse des oubliés de Mayotte

Cent-unième département de France, Mayotte, petite île au nord-ouest de Madagascar, souffre. Loin des clichés de lagons tropicaux et de végétation luxuriante, elle est devenue l'endroit de France le plus peuplé en immigrés, officiels mais surtout clandestins, qui débarquent régulièrement des Comores à bord de kwassa-kwassa (bateaux de pêche à fond plat) quand ils ne finissent pas noyés. C'est dans ce plus grand bidonville de France, situé à Mamoudzou (préfecture du département), que se situe l'action de la pièce. Bienvenue à Kaweni, surnommé bien à propos Gaza, décharge humaine où survivent comme ils peuvent une partie des échoués de notre monde.



© Jules Beautemps.

t parmi eux de nombreux jeunes isolés, comme le héros de cette histoire, Moïse, 15 ans, abandonné par sa mère lorsqu'elle débarqua sur une plage de sable noir, bien des années auparavant. Un enfant recueilli par une infirmière venue du continent, morte depuis. Dans ce contexte pire qu'une jungle, zone de non-droit où l'ordre est aux mains de gangs, Moïse va devoir se débrouiller, survivre et subir la pression de Bruce Wayne, jeune voyou autoproclamé roi de Gaza.

De cet univers décomposé jusqu'aux dans les veines des habitants coule la violence, mieux que le sang. Violence née du manque de tout. D'une pauvreté sans mesure. D'un abandon total. D'un avenir interdit. Aucun repère. Sur le plateau, les projections gigantesques de visages interpellent le minuscule Moïse enfermé dans une cellule de prison. Fantômes imaginaires de la taille de dieux ou de démons. La mise en scène extrêmement élaborée d'Alexandre Zeff fait se caramboler sur scène les mondes intérieurs et les événements de l'histoire.

C'est à l'intérieur d'une immense machinerie que les personnages évoluent. Vidéos, chants, musiques live, décors en déconstruction, orage et tempête qui inondent la scène, flashs lumineux, déflagrations sonores jalonnent tout le spectacle, grand spectacle. Au milieu de ce chaos esthétique, les personnages principaux vivent, agissent et se disent. Ils semblent fragiles, vénéneux et grouillants comme des insectes. Pourtant l'humanité de chacun explose au travers leurs mots, leurs étreintes cruelles comme des danses assassines.

La mise en scène d'Alexandre Zeff est d'un dynamisme intégral. La présence de la musique sur scène (Yuko Oshima) fait tendre le spectacle vers l'opéra rock. Le jeu des comédiens et des comédiennes, extrêmement physique, captive. En particulier, les très belles performances réalistes des deux protagonistes principaux : Mexianu Medenou dans le rôle de Bruce, roi de bidonville, d'une force et d'une farce tragique redoutable, et Alexis Tieno qui crée un Moise fragile victime sur le bord de l'enfance, sur le point de tropher tember tember.

Le roman de Nathacha Appanah, basé sur une expérience réelle, respire bien ici de ses deux poumons : la réalité tragique et l'imaginaire. C'est un cri qui parle bien au-delà du seul plus grand bidonville de France, il dénonce tous les abandons humanitaires qui se développent partout autour de la planète, toutes les misères qu'on ne voit pas.



© Jules Beautemps.

Bruno Fougnies



Blog culture du SNES-FSU



Tropique de la violence

Plongée dans la violence du quartier le plus pauvre de Mayotte. Un texte percutant servi par une scénographie et une mise en scène magnifiques!

Moïse a été abandonné aux bras d'une infirmière blanche, en mal d'enfant, par sa mère une très jeune Comorienne arrivée dans une de ces barques plates qui transportent les migrants clandestins venus des Comores. Moïse grandit, va à l'école, aime lire *L'enfant et la rivière*, ce conte d'Henri Bosco plein de douceur. Pourtant à l'adolescence il commence à reprocher à sa mère de lui avoir volé sa vraie vie, se détourne du collège et commence à traîner dans le bidonville de Mayotte, que ses habitants nomment Gaza. La mort soudaine de sa mère le laisse brutalement seul dans cet enfer où un ado qui se fait appeler Bruce, comme Batman, se présente comme le roi de Gaza. La rencontre avec un humanitaire qui s'occupe de lui ne le sauvera pas de la violence sauvage de Bruce, au contraire.

Alexandre Zeff a adapté et mis en scène le roman multiprimé de la Mauricienne Natacha Appanah. On retrouve sur scène son récit à cinq voix, sa langue incisive, puissante, dure et rythmée. Le metteur en scène, aidé par l'impressionnante scénographie de Sébastien Gabrié, crée un univers sombre, qu'éclairent quelques rares moments apaisés et poétiques, vite noyés par l'irruption du rouge de la violence, du sang, des agressions, des émeutes. L'usage de la vidéo est magnifique, mer noire dont le calme même est inquiétant, plages sombres où l'ombre des palmiers se fait inquiétante. On est bien loin des images idylliques de lagon. La musique crée et jouée par Yuko Oshima, qui se déchaîne aux percussions perchée en haut de la scène, épouse cet univers de violence.

Les acteurs enfin, sont tous exceptionnellement justes. Mia Delmaë est l'infirmière qui a recueilli Moïse. Elle chante d'une voix douce son amour pour lui et son désespoir d'en être séparée. Il y a ceux qui tentent de se battre contre cette misère et cette violence. Assane Timbo est le policier qui espérait que les images du petit Syrien, dont le corps avait été rendu par la mer sur une plage turque, ferait prendre conscience au monde que le même drame se passait chaque jour à Mayotte. Thomas Durand incarne l'humanitaire qui a choisi Mayotte, alors que tant d'autres préféraient plus d'exotisme et de misère pour leurs actions. Il est plein de bons sentiments et se retrouve assommé par cette violence qu'il ne comprend pas car « c'est tout de même la France ici ». On remarque surtout Mexianu Medenou qui ne mâche pas seulement les mots de Natacha Appanah, il les rappe et ils nous cinglent. Parfait chef de gang, torse nu, chaînes dorées au cou, il ne peut accepter que Moïse échappe au destin qu'il lui a tracé. Grand, musclé, effrayant il est l'ange noir qui règne sur un empire qu'il contrôle, Gaza. Face à lui Alexis Tieno incarne Moïse. Enfant naïf, avec son petit sac à dos de collégien, il va se transformer en adulte. Il utilise à merveille sa formation de danseur, se tordant sous les visions terribles créées par la drogue que lui fournit Bruce, assommé par la douleur, se relevant pour se venger et entrant à son tour dans la violence de Mayotte.

Il y a à Mayotte 200 000 clandestins. Ceux qui ont échappé à la noyade en venant des Comores se retrouvent en majorité sans emploi dans ce bidonville, soumis à la violence des gangs et, en plus aujourd'hui, guettés par l'épidémie de COVID 19. L'État et les media s'intéressent bien peu à cette tragédie. Rien que pour ces raisons, ce spectacle est salutaire. Mais en plus il est magnifique.

Micheline Rousselet

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Tropique de la violence, texte de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène de Alexandre Zeff, Théâtre de la Cité Internationale

Jan 19, 2021 | Commentaires fermés sur Tropique de la violence, texte de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène de Alexandre Zeff, Théâtre de la Cité Internationale

ff article de Denis Sanglard

Mayotte, département français. Île oubliée où règne la pauvreté la plus extrême. Sur les plages de sables fins des lagons, ils sont des milliers de migrants venus des îles Comores à débarquer au péril de leur vie. Clandestins voués à la misère, à la précarité, au chômage, que représente le plus grand bidonville de l'île, Kaweni, surnommé Gaza. À peine débarquée et mourante, une jeune mère confie son fils Moïse à une infirmière. Marie, stérile, élève cet enfant. Mais Marie meurt l'année des quinze ans de Moïse. Perdu, à la recherche de ses racines, Moïse rejoint Gaza où s'entassent trois milles mineurs isolés, livrés à eux-même et sur lesquels règne Ismaël, dit Bruce, dit Batman, qui accueille Moïse « à la parole blanche ». Ismaël qui revendique sa négritude, sa condition de paria, de migrant, et impose avec force à Moïse de rejeter son héritage blanc, son métissage culturel. L'aide d'un jeune humanitaire, Stéphane, involontairement va mener cette confrontation sans issue à la tragédie.

Alexandre Zeff s'empare du roman de Nathacha Appanah avec une conviction chevillée au corps, l'importance de cette langue poétique capable d'exprimer la violence la plus noire, un engagement politique et social sans jamais verser dans le cliché ni le jugement. C'est d'ailleurs la force de cette mise en scène immersive de ne jamais prêter le flanc à la morale. Il n'y en a pas ici, il ne peut y en avoir. Seuls comptent les faits dans leur brutalité portée par un contexte complexe et singulier et terriblement, tristement d'actualité. Et que la mise en scène interroge, expose avec acuité. Mayotte au final n'est que la version exacerbée de ce qui se passe ici en Europe, un concentré de nos problématiques actuelles et l'abandon de notre humanité.

Alexandre Zeff signe donc une mise en scène où fusionnent avec maestria le verbe, le chant, la musique et la vidéo. Fusion oui, car tout s'interpénètre et se répond sans heurt aucun. Une mise en scène hybride mais pas chaotique, sans lourdeur, au centre de laquelle éclate la puissance, voire sa violence, du verbe poétique de Nathacha Appanah que portent haut et avec sensibilités les acteurs tout autant immergés dans ce texte brûlant et explosif, projetés dans une mise en scène qui les transcende. Vidéo, musique, chant, c'est une mise en abyme vertigineuse du récit, comme exacerbé, soudain dilaté. Les percussions insensées et rageuses de Yuko Oshima, en direct, ponctuent par la transe cette tragédie contemporaine. Transe qui un instant traversera Moïse. Et pour exprimer davantage encore cette atmosphère délétère, une bande son qui étreint et menace. Parfois le réel entre par effraction dans cette fiction, Kaweni filmé dans sa sordide réalité, comme pour ne pas détacher tout à fait le récit de sa source et donner à la scénographie, un cabanon entouré de terre, d'eau, d'ordures, résumé cinglant de Mayotte, une matérialité tangible. C'est d'ailleurs une des forces de cette mise en scène de ne pas céder au tout virtuel mais d'insérer chaque élément, même les plus abstraits, avec précision et justesse, au cœur d'une réalité exprimée par ce texte. Précision que l'on retrouve dans la direction d'acteurs au centre de ce dispositif, de cette mise en scène qui les exhausse, certains « effets », certaines images, n'étant qu'une extension de leur personnage, de leur vérité, de leur non-dit, de leur rêve, de leurs échecs. Mais ils donnent sans barguigner leur poids de chair et de souffrance, d'impuissance. Sans pathos, rien qu'une troublante vérité, jusque dans sa violence, puisée dans ce texte dont ils expriment le suc et la poésie âpre.

Théâtre du blog

Tropique de la violence, d'après le roman de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff

Posté dans 20 ianvier, 2021 dans actualites

Tropique de la violence, d'après le roman de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff

Une mise scène, avec un beau souffle tendu et une direction d'acteurs à la rigueur lumineuse, d'une situation sociale dégradée. L'autrice a découvert, lors d'un séjour à Mayotte, la tragédie d'une jeunesse à la dérive. Un paysage de carte postale, avec «son lagon le plus beau du monde», mais aussi le département français le plus pauvre... Tous les ans, des milliers de migrants risquent leur vie pour y accoster, avant de faire l'expérience du chômage et d'être à la dérive, sans-papiers et délinquants. Déplacement des populations, écologie, identité: les problèmes du monde semblent concentrés à

Mayotte. Trois mille mineurs vivent dans le bidonville de Koweni, surnommé Gaza: «C'est un no man's land où des bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza, c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza, c'est la France», dit Olivier, le policier. Comme nombre de migrants qui tentent la traversée depuis les îles des Comores, le nouveau-né Moïse arrive en kwassa-kwassa: une petite barque, dans les bras de sa mère qui le donne à Marie, infirmière de la métropole, souffrant de ne pouvoir donner naissance à un enfant.

Moïse, le protagoniste et narrateur -et les autres personnages commentent à leur tour leur situationraconte ses origines que lui a transmises sa mère adoptive qui lui offre une vie protégée jusqu'à l'adolescence, l'élevant comme un « Blanc », lui lisant *L'Enfant et la Rivière* d'Henri Bosco. Et il a nommé son chien: Bosco. Mais cette mère meurt brutalement d'un accident cardio-vasculaire...

Livré à lui-même, l'adolescent rejoint Gaza où vit un mauvais sujet, Bruce, qui s'autoproclame «Roi de Gaza», auprès d'une micro-société d'adolescents livrés à eux-mêmes, soumettant chacun en exerçant une force brutale: humiliation, rivalité physique et concurrence morale pour asseoir une prétendue autorité. Heureusement, aux côtés de Moïse, Olivier et un humanitaire, Stéphane, vont essayer de gérer, autant que faire se peut, l'histoire sombre et hautement risquée de cet enfant malmené.

Qu'on soit en Europe ou en Outre-Mer, la violence est identifiable. «Il y avait, écrit Jean-Marie Gustave Le Clézio, dans *Journal de l'An I, Quatre-vingt-treize, Le Roman de l'Europe,* des flambées de violences inouïes, je ne peux pas oublier cela, dans les rues, des voitures incendiées, des slogans affreux et racistes barbouillés sur les murs, des idées ignobles qui couraient comme un feu sous la cendre. »

Tropique de la violence saute à la figure du spectateur, comme Bruce, le « mauvais » sujet, à celle de Moïse. Une polyphonie scénique créée par un concepteur inventif, au croisement d'un thriller et de la tragédie documentaire où le théâtre est associé à la danse, à la musique sur scène, à la vidéo, pour transcender la brutalité. Un engagement poétique et politique qui donne à voir... ce qu'on refuse de voir- une démarche transdisciplinaire qui brise les frontières entre les arts – une création «métisse».

Aussi, métaphore de la démarche scénique, la brutalité du viol d'«un plus fort», le mauvais Bruce, sur «un plus faible»: l'innocent Moïse, est donnée à voir en filigrane, filtrée et devinée, tout autant balancée « trash » aux spectateurs et qui ne saurait se parer d'un voile de pudeur. L'installation plastique offre images et vidéo projetées sur des parois transparentes de tulle noir, avec un jeu sur la profondeur des perspectives, sur un imaginaire en va-et-vient, de la réalité au rêve.

D'abord, une séquence documentaire: sur un tulle à l'avant-scène, de jeunes Comoriens qui espèrent rejoindre Mayotte où l'on découvre, en pleine nuit, le visage de la mère biologique de Moïse sur une kwassa-kwassa, au milieu de l'océan. Puis, entre autres, est projetée aussi une séquence où Olivier œuvre sur Mayotte aujourd'hui: des enfants courent en pagaïe, pris en charge par des animateurs, des travailleurs sociaux et des instituteurs trop peu nombreux.

Sur le plateau, une terre rouge volcanique que borde une étendue aquatique -l'île au milieu de la merune cabine individuelle un peu plus grande, un élément scénographique familier à Alexandre Zeff. Soit la cellule de rétention dans un commissariat ou une prison où gît Moïse dont l'histoire est racontée à rebours. L'espace se transforme, selon les scènes, en conteneur où règne le malfrat Bruce. Il y danse, et prépare du «bon chimique» pour obtenir l'état d'un « no past, no future, happiness », avant que ne se profile le dénouement énigmatique de l'aventure cruelle de Moïse.

Sur les écrans de tulle, sont projetées des images atmosphériques, démultipliant partout celles de Bruce, l'anti-héros- des moments de peur et de terreur. Ainsi, l'épouvante encore d'une scène où Bruce se saisit d'un coupe-coupe descendu des cintres, pour entailler le visage de Moïse. Les situations d'horreur sont contrebalancées par les apparitions sur le plateau, comme à l'écran, du fantôme de la douce Marie chantant des comptines mahoraises ou comoriennes, ou le ballet vidéo d'une faune et d'une flore marines transparentes et colorées sur le quatrième mur.

Le spectacle trouve son incarnation grâce à la qualité des interprètes et à la composition musicale électronique écrite au synthétiseur modulaire mais aussi instrumentale, interprétée par un claviériste au synthétiseur et par Yuko Oshima, une batteuse-percussionniste jouant, avec fougue et colère, jazz contemporain et musique improvisée.

Résonne alors une musique furieuse et rythmée coupant court à la respiration paisible. La batteuse-percussionniste donne ainsi un souffle puissant à la représentation, livrant sa livre de courroux: déchaînement, intensité, virulence, ardeur frénétique et impétueuse. La violence musicale brise les résistances, infligeant une terreur magistrale au public tétanisé -force précieuse d'une jeunesse non écoutée, luttant contre l'ennui et la solitude avec une énergie secrète recélée.

Une magnifique distribution chorale avec des interprètes talentueux: Mia Delmaë, musicienne et compositrice, chante sur le plateau et incarne Marie, la mère, fantôme et vivante. Thomas Durand, fidèle au théâtre d'Alexandre Zeff, joue Stéphane, l'humanitaire, articulant avec brio ses doutes et convictions. Mexianu Medenou prend plaisir à interpréter Bruce, le Bruce Wayne de Batman, se moquant et menaçant... Un dangereux cynique, maître de son corps dansant. Alexis Tieno joue Moïse avec cran, dessinant la chorégraphie de sa danse contemporaine. Koffi Kwahulé interprète Olivier, le policier, un honnête homme lucide, mesuré et raisonnant. Un spectacle puissant de par l'expression et le sens dont les fils habiles de manipulation sont tenus serrés.

Véronique Hotte



Bienvenue dans le plus grand bidonville de France

Dans un décor et sur une scène semée de chausse- trapes qui représentent un danger permanent pour les acteurs, Alexandre Zeff adapte et met en scène "Tropique de la Violence", le roman de l'auteure mauricienne Natacha Appanah. Un roman âpre qui devient ici une pièce qui cogne où les images filmées et le spectacle vivant surgissent comme les rêves d'une réalité fantasmée.

Nous avons eu la chance de voir ce spectacle essentiel et magnifique dans une représentation destinée aux professionnels, nous espérons que dans un avenir proche, un public plus large le découvrira à son tour lors des représentations prévues en 2021.

Mayotte. Le département français le plus pauvre et pourtant pour des centaines de migrants l'île de tous les espoirs. Chaque année, venus des Comores, ils tentent le voyage et risquent leur vie dans l'espoir d'une vie meilleure. Renvoyée dans son pays d'origine, la mère de Moïse abandonne son nourrisson sur l'île afin qu'il y trouve la chance d'une vie meilleure. Recueilli par une femme qui l'adopte, l'enfant noir, au regard étrange – car doté d'un oeil noir et d'un oeil vert- grandit dans le milieu blanc de l'île. Tombé dans les filets de Bruce, un jeune caïd qui règne, dans un quartier auquel on a donné le nom de Gaza, sur une bande d'adolescents livrés à eux-mêmes, Moïse se retrouve confronté à la violence totale de Bruce et de sa bande qui le renvoient à la couleur de sa peau et à ses origines...

Peau noire et paroles blanches

Dès le début de la pièce, Alexandre Zeff nous plonge dans un univers où le regard se perd à la recherche de ce qui surgit du noir de la scène. Sous l'apparence de l'unité, les lieux enchâssés les uns dans les autres surgissent dans l'ombre ou dans la lumière des projecteurs à des endroits où on ne s'attend guère à les voir. L'eau à peine visible sur le plateau entoure un espace qui représente la terre de l'île. Une terre qui peut s'ouvrir sous les pieds, une eau qui peut engloutir les corps. Mayotte, c'est la France, mais ici, les noyés du lagon qui ont essayé d'aborder sur l'île, continuent de crier jusqu'à rendre fou, ici les fleurs et la nature luxuriante semblent gorgées de leur sang.

Brisant les frontière entre les arts, Alexandre Zeff propose une mise en scène qui fait appel à la musique, à la danse et à une lumière qui découpe ou cache les corps. Il crée un espace d'une nature nouvelle pour le spectacle vivant où surgissant de la nuit noire du plateau, les mots s'accrochent et ouvrent de nouveaux sens. Les silhouettes, telles des fantômes, se découpent cernées parfois de bleu ou de rouge. Multipliant la présence des acteurs sur la scène, les images projetées sur des tulles noirs avec des profondeurs de champs divers, rendent l'espace mouvant et incertain.

Jouée en *live* la musique- jouée par la batteuse et percussionniste Yuko Oshima et un claviériste au synthétiseur – devient un personnage à part entière. Surgissant de la nuit, les musiciens sont les fantômes de cette histoire où morts et vivants vivent côte à côte. Loin de jouer sur la superposition, les images, le corps maquillé des acteurs, le décor sur la scène finissent par se confondre dans un va et vient qui unit virtualité et réalité. Pour les spectateurs que nous sommes, elles jouent un rôle hypnotique où sont lâchés les repères traditionnels pour nous transporter dans des lieux qui ont à voir avec le rêve ou le surnaturel.

Pourtant si la mise en scène d'Alexandre Zeff, la scénographie et les lumières de Benjamin Gabrié, la musique de Yuko Oshima et de ses musiciens constituent un écrin précieux à l'esthétique de ce spectacle, il faut avant tout souligner le jeu des acteurs.

Le magnifique duo constitué par Mexianu Medenou (Bruce) et d' Alexis Tieno (Moïse) joue sur un engagement total à la fois physique et psychologique qui, dans un crescendo tragique souligne les désespoirs et les rêves avortés. Comme un contrepoint, Marie, la mère adoptive de Moïse (Mia Delmaë), Stéphane (Thomas Durand), un enseignant métropolitain et Olivier (Hassane Timbo), un policier local sont les révélateurs de l'impuissance des familles et des essais infructueux des politiques sociales qui tentent de trouver des solutions au désespoir.

Au-delà de l'esthétique originale et magnifique de ce spectacle, comme il l'a fait dans ses mises en scène précédentes autour des oeuvres de Koffi Kwahulé, Alexandre Zeff donne la parole aux laissés pour compte et aux oubliés de l'Histoire et nous laisse face à la béance du gouffre de nos égoïsmes et à l'ultra-violence de nos sociétés.

Dany Toubiana



Adaptée du roman de Nathacha Appanah Tropique de la violence, la pièce de Alexandre Zeff sublime cette violence insupportable mais pourtant ignorée qui malmène une jeunesse perdue au cœur de Kaweni, ce Gaza français sur l'île de Mayotte.

« La création n'a de sens pour moi que si elle se met au service de la lutte contre les injustices » écrit Alexandre Zeff. Evidemment, la pandémie de Covid-19 ne saurait entraver ce désir de conscientiser les spectateurs à des questions sociétales. Au contraire, elle aura révélé la gravité de ces problématiques. Il n'est donc pas étonnant qu'Alexandre Zeff ait choisi d'assurer des représentations pour les professionnels, afin que le message perdure malgré la fermeture des lieux culturels.

Histoire d'une violence structurelle

Les quelques lumières rouges qui éclairent la salle commencent à faiblir jusqu'à disparaître, laissant le noir s'emparer de toute la pièce. Voici Mayotte, l'île oubliée où la pauvreté côtoie la délinquance, sorte de boite de pandore où tous les maux de l'humanité auraient été cachés. C'est l'histoire de Moïse, sûrement l'histoire de bien d'autres jeunes, que l'on découvre. Arrivé ici dans les bras trop frêles de sa mère biologique, Moïse sera confié à Marie, une infirmière qui ne peut pas avoir d'enfant. Mais l'année de ses quinze ans, Marie décède subitement. Mo la cicatrice, comme il sera appelé désormais, rejoint l'enfer du bidonville de Kaweni, surnommé Gaza par les locaux. Dans cet endroit mortifère c'est Bruce qui gouverne. Mais Moïse parle comme un blanc, s'habille comme un blanc, a un chien comme un blanc. Bruce, lui, revendique son identité de noir immigré et réprouvé. L'insouciance de Moïse est intolérable pour Bruce qui rivalisera de violence pour l'annihiler.

Dans cette création hybride de Alexandre Zeff, la violence transcende la scène. Elle est dans la musique, dans le chant, sur les écrans et dans cette eau qui submerge l'espace et qui semble couler inlassablement, empêchant les personnages de s'évader de l'île maudite. C'est une violence qui s'entend dans les paroles crues et agressives de Bruce, dans l'assourdissement musical des percussions, dans les chants mélancoliques de Marie, qui se goûte dans les joints empoisonnés que Bruce fait fumer à Moïse, qui se voit dans les danses éperdues des protagonistes. La solitude et l'abandon ont laissé derrière eux l'humanité: ce n'est plus qu'une cabane délabrée au milieu d'ordures flottantes. Et Alexandre Zeff nous projette dans la réalité glaçante de Kaweni quand des archives sont projetées à l'écran au rythme terrible des percussions menaçantes.

Une mise en abyme qui résonne comme un cri d'alerte

Mais ce n'est peut-être pas cette réalité qui est la plus douloureuse. Car quand Bruce interpelle justement les journalistes qui viennent voir la misère de ce nouveau Gaza comme s'ils venaient voir un film, les spectateurs réalisent qu'ils participent à cette sordide réalité. Les performances phénoménales de Mexianu Medenou (Bruce) et Alexis Tieno (Moïse) absorbent le spectateur dans ce récit haletant d'où il ne peut s'échapper. Mise en abyme à la fois splendide et terrifiante, le spectateur est coincé dans cet univers terrible où il est forcé d'assister impuissant à la violence qui éclate devant lui. Et ce sont les percussions de la musicienne Yuko Oshima, qui apparait dans un hâle rouge au dessus de la scène, qui semblent condamner cet immobilisme coupable d'une France aveugle par choix.

« Avec mon équipe, nous souhaitons plonger le public dans un état hypnagogique où les barrières de la conscience tombent afin d'atteindre le spectateur là où il ne l'est pas habituellement. Nous souhaitons ainsi créer un choc esthétique d'une nouvelle nature. » explique Alexandre Zeff à propos de *Tropique de la violence*. Il est évident que le pari est réussi. Le metteur en scène ne tombe jamais dans le tragique facile mais joue au contraire sur une ambivalence nécessaire pour que la pièce reste digeste. Le personnage de Bruce par exemple, à la fois admirateur de Batman et véritable monstre d'insensibilité. La complexité des personnages permet d'aller au-delà de la réflexion manichéenne du bien et du mal. : c'est la réalité nue qui saute à la gorge du spectateur et qui le force à ouvrir les yeux.

Salomé Vallot

THÉÂTRE

TROPIQUE DE LA VIOLENCE. ROUGE EST TA COULEUR, MAYOTTE.

19 JANVIER 2021

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Un lyrisme à fleur de peau et un chant amer caractérisent ce beau spectacle sur un coin de France oublié de la métropole où il ne fait pas vraiment bon vivre...

La nuit. La mer au milieu des ténèbres. Une femme dont l'image, immense, envahit tout l'espace de la scène berce un bébé. Elle est partie des Comores sur une embarcation de fortune, une barque de pêche, pour franchir clandestinement les soixante-dix kilomètres qui la séparent de Mayotte. Une île posée au milieu de l'océan Indien où 48 % des 256 ooo habitants sont des étrangers, la moitié sans papiers. Comme les 25 à 30 ooo autres qui s'embarquent chaque année sur les kwassa-kwassa, la jeune mère tente d'échapper à la misère, espérant un ailleurs forcément plus riant. Mais pour la majorité d'entre eux, quand ils ont échappé à la mort sur la mer, ne reste au bout du chemin que la reconduite à la frontière. De son séjour à Mayotte, la journaliste et romancière Nathacha Appanah, Mauricienne d'origine vivant en France métropolitaine, tire une fiction inspirée par sa découverte d'une jeunesse à la dérive.

L'enfant sauvé des eaux

La femme sur la mer immense donne son enfant pour tenter de le préserver. Marie une infirmière venue de métropole, est stérile. Elle accueille l'enfant pour le faire sien, couleurs de peaux mêlées dans cette famille d'adoption. Elle le nommera Moïse, cet enfant apporté par les eaux qu'elle élèvera seule jusqu'à ce qu'un accident cérébral la terrasse et livre l'enfant, devenu adolescent, à lui-même. Il ne reste plus à Moïse, comme des milliers d'immigrés – 84 % de la population vit à Mayotte sous le seuil de pauvreté – qu'à trouver refuge dans le bidonville de Kaweni, un parmi d'autres, un monde de déchets pour des laissés pour compte, où règne la débrouille, la drogue et la violence des gangs, un horizon sans horizon. Moïse est « adopté » par Bruce – en référence à Batman dans lequel il se projette – le chef de gang qui règne sur « Gaza » ainsi qu'on nomme le bidonville.

Noir et blanc

Dans ce petit coin de métropole que la mémoire fait ressurgir comme un paradis tropical où explosent des fleurs aux éclatantes couleurs, baigné dans les essences odorantes de vanille, de cannelier, de giroflier et de muscade, au milieu d'un lagon turquoise et translucide, l'enfer est le quotidien, un univers de tôle sous les cocotiers, encombré de vieux pneus de voiture, de débris de portières et de pare-chocs démantibulés. C'est la France sans la France, un no-man's land qui s'enfonce peu à peu dans les eaux. Une poubelle pour noirs à la frange du monde, « sans lumière, où les songes et les rêves n'existent plus. » Moïse, l'enfant noir, y cherche ses racines, sa couleur de peau, sa manière de bouger, l'odeur de sueur des siens, la chaleur des familles. Mais élevé comme un blanc, il a le cerveau d'un blanc dans un corps de noir. Entre deux mondes, il ne trouve pas sa place et son amitié pour un humanitaire pacifiste, égaré volontaire dans cette misère pas chic, dans cette destination hors des circuits convenus de l'aide internationale, le conduira au drame.

Une histoire à rebours

Comme une série de plans-séquences, l'origine de Moïse une fois posée, l'histoire se construit en une suite de flash-backs qui nous montrent le jeune homme dans sa prison avant de remonter le temps pour apprendre la nature de son crime et les raisons qui l'ont conduit à l'accomplir. On oscille du monde du bidonville, où Bruce étale son statut de roi en fauteuil Voltaire et en velours rouge dans une île qui se fissure, se fragmente et part par morceaux, jusqu'à la cellule de la prison de Moïse où le veille un gardien bienveillant, héritier de la tradition ancienne de l'île et aux rencontres de Moïse avec Stéphane, l'humanitaire qui l'isole de la cruauté du bidonville et cherche à préserver en lui la part de culture et d'humanité héritée de sa mère d'adoption. Les niveaux se superposent, les histoires se croisent, créant comme un bain dans lequel le spectateur est immergé.

Entre théâtre, musique, danse et vidéo

A la multiplicité des lieux qui sont autant de localisations mentales répond l'éclatement du genre du théâtre *stricto sensu*. La relation qui s'instaure entre les séquences vidéo qui occupent tout le devant de la scène avec leurs gros plans et avec lesquelles dialoguent les personnages s'accompagne d'une musique *live*, qui est comme la pulsation du cœur et des passions qui animent les personnages. La percussionniste et compositrice Yuko Oshima emprunte au slam comme au rock, au rap ou comme au groove pour faire cracher les mots, les extirper de leur gangue sécurisante et en extraire la charge de violence et d'affect. Obsédantes, les percussions escortent l'action comme elles caractérisent l'identité africaine, indissolublement liée au rythme. Elle marque les corps et leurs déplacements, et fait du mouvement une chorégraphie qui imprègne tout le spectacle

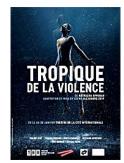
Un oratorio au rythme de l'eau

L'eau y est omniprésente, mer hostile qu'affrontent les immigrants, fange dans laquelle pataugent les habitants du bidonville mais aussi barrière infranchissable qui isole Mayotte du reste du monde, confinant les personnages dans un huis clos sans issue et pluie ininterrompue qui noie sous son rideau de larmes et d'oubli la tragédie qui s'y joue. Y errent des fantômes apportant des paroles oubliées, chansons sans âge, souvenirs de temps heureux ou de mémoires enfouies, réminiscences d'un ailleurs là où tout n'est que ténèbres. Dans cette pulsation intime qu'on ne peut séparer de la musique et de la danse, le texte échappe aux règles du dialogue de théâtre, étrange mélopée, récitatif hypnotique dont le lyrisme versifié saisit le spectateur. Au milieu de ces gens nés au mauvais endroit au mauvais moment, dans cet univers crépusculaire et sanglant de l'exil et du désespoir s'épanouissent aussi des fleurs rouge sang, des baobabs nourriciers et protecteurs, Edouard Glissant et Aimé Césaire: «Il n'est poudre de pigment / ni myrrhe / odeur pensive ni délectation / mais fleur de sang à fleur de peau / carte de sang carte du sang / à vif à sueur de peau / ni arbre coupé à blanc estoc / mais sang qui monte dans l'arbre de chair / à crans de crimes » (Aimé Césaire, Ferrements). « Sometimes I feel like a motherless child », lui répond en voix off le spectacle...

Sarah Franck



TROPIQUE DE LA VIOLENCE Théâtre de la Cité Internationale (*Paris) janvier 2021*



Comédie dramatique de Natacha Appanah, adapation et mise en scène de Alexandre Zeff, avec Mia Delamë, Thomas Durand, Mexianu, Medenou, Amexis Tieno, Assane Timbo et la musicienne Yuko Oshima.

Avec "*Tropique de la violence*", l'écrivaine mauricienne **Natacha Appanah** a décrit sans complaisance le "plus grand bidonville de France", Kaweni, surnommé Gaza, qui ne se trouve ni en métropole ni en Palestine, mais à Mayotte, dans l'océan indien.

Son grand succès lui a valu d'être adaptée en bande dessinée, puis en film par Manuel Schapira en 2020. C'est donc fort logiquement qu'Alexandre Zeff a eu aussi envie d'en donner une version scénique.

Tout ici est noir, commence dans le noir et se prolonge dans la pénombre, une pénombre pervertie par des flashs de lumière aux endroits les plus inattendus de la scène ou de la salle où apparaissent les protagonistes généralement pour de longs monologues.

"Tropique de la violence", c'est une plongée dans un résidu colonial français oublié. Alors que la France donnait l'indépendance aux Comores, une des îles de l'archipel, Mayotte aspira à rester dans le giron de la République. Contre la doctrine de l'Onu, qui n'accepte pas la décolonisation par parties, la France fit de Mayotte, un département français.

Et ce qui arriva est fort logique : les autres Comoriens, forcément plus pauvres, ont été attirés par Mayotte. Devenus des migrants, ils sont venus dans l'île s'entasser dans le bidonville de Gaza.

C'est l'histoire de Moise (Alexis Tieno), arrivé clandestinement bébé et confié par sa mère biologique à Marie (Mia Delmaë), une infirmière blanche sans enfant. Quand celle-ci meure, Moise a quinze ans et décide de partir pour Gaza. Pur produit de la société coloniale blanche, Moïse va y découvrir ses racines et surtout faire face à la violence incarnée par Bruce (Mexianu Medenou), l'homme fort du bidonville qui revendique sa peau noire et son statut d'immigré.

Outre Marie, deux autres témoins, Stéphane (**Thomas Durand**), un éducateur, et Olivier (**Assane Timbo**), un policier, raconteront le destin hors du commun de Moïse pénétrant le cœur obscur de Mayotte, soumis à l'horreur et à la mort.

Soumis d'abord à une violence partout présente. Une violence que l'on retrouve dans le discours véhément de Bruce, dans la musique métallique des percussions que fait entendre la musicienne (**Yuko Oshima**), sur les écrans vidéo utilisés pour faire surgir de menaçants éclats de lumière ou pour montrer des images réelles de Gaza-Kaweni, sur la scène où les acteurs sont condamnés à patauger constamment dans une eau stagnante.

Alexandre Zeff déploie un dispositif polyphonique. On crie, on chante, on danse, on hurle, on se bat. Le chaos n'est pas loin et l'affrontement entre Bruce et Moïse n'est qu'un acte de plus qui annonce pour le futur une inexorable éruption de ce volcan presque réveillé...

"Tropique de la violence" est un constat transcendé par l'écriture de Natacha Appanah et relayé ici par la vision très sombre d'Alexandre Zeff. Certains refuseront son manichéisme, d'autres, au contraire, y verront la fidèle retranscription d'un univers impitoyable, d'un monde où la colère annonce le pire. On ne tranchera pas.

Philippe Person

www.froggydelight.com



💾 Publié le 30 janvier 2021 | 🙎 Par Laurent Schteiner

En adaptant *Tropique de la violence* au théâtre, Alexandre Zeff a conçu un spectacle qui s'associe complètement à l'œuvre tant le réalisme dépeint nous transporte dans ce département d'Outre-Mer oublié de la Métropole. Ce spectacle fort et intense nous présente une société miséreuse en pleine décomposition avec des accents de poésie qui se traduise dans une détresse incommensurable.



Le point de départ pose le décor d'une île soumise aux aléas de la misère. Des milliers de migrants débarquent sur l'île pour se faire soigner, ou enfanter pour certaines femmes. Mais il arrive que la pauvreté soit telle que certaines femmes n'hésitent pas à donner et à abandonner leur progéniture en espérant un meilleur avenir pour elle. C'est cette histoire que nous conte Natacha Appanah où Moïse, nourrisson arrive à Mayotte avec sa mère en kwassa (petite embarcation légère). Celle-ci confie son enfant à une infirmière Marie, fraichement arrivée de la Métropole. Marie, qui est stérile, accepte d'élever Moïse. Mais à l'âge de 15 ans, Moïse découvre le corps inanimé de Marie, victime d'un accident cérébral. Livré à lui-même, Moïse rejoint le bidonville de Gaza. Dans ce camp à ciel ouvert, la violence, fille de la misère, est omniprésente. La marginalité est devenue le lieu commun et la violence un langage banal. Elle est le plus souvent le fait de petits caïds qui tentent de survivre malgré tout. Cette île, nichée dans l'Archipel des Comores, malgré les aides publiques, n'intéresse plus personne depuis longtemps. Sa société se meurt doucement dans l'indifférence générale. Le parcours de Moïse illustre cette situation de façon criante.

Natacha Appanah se livre à un état des lieux sans appel qui fait froid dans le dos. A ce titre, la mise en scène d'Alexandre Zeff est remarquable. Il a su retranscrire le climat de déliquescence de Mayotte avec à-propos. L'apport de la musique et des vidéos enserrent l'histoire dans un ensemble très cohérent. Le rythme de la pièce, alerte, parachève un spectacle de qualité. Saluons les performances de ces comédiens qui enlèvent cette adaptation théâtrale avec brio, marquant ainsi de leur empreinte un spectacle qu'on ne peut rater !

Laurent Schteiner



Le roman Tropique de la violence est adapté au théâtre

Le metteur en scène Alexandre Zeff adapte au théâtre le célèbre roman évoquant Mayotte, Tropique de la violence, de Nathacha Appanah.

Depuis sa parution le 5 août 2016, le roman *Tropique de la violence* n'a cessé de faire parler de lui. Déjà, parce qu'il présente au monde une vision terrible d'une île rongée par les violences. Une île où l'enfance est livrée à elle-même, où la misère et l'errance se soustraient aux paysages de cartes postales... Mais au-delà des affres de ce territoire et de son fatalisme inhérent, Mayotte a bien plus à offrir qu'une violence infinie. C'est ce qu'Alexandre Zeff a su percevoir de l'île au lagon.

S'il raconte le parcours chaotique de ce jeune comorien de 15 ans seulement dans l'un des quartiers les plus difficiles qui soient, le metteur en scène enrobe la réalité douloureuse de l'île, sans jamais la masquer, mais en élargissant le prisme. Dans un mélange interdisciplinaire mêlant danse, musique et la diction de ces dialogues syncopés dont Nathacha Appanah a si bien la maîtrise dans son œuvre, Alexandre Zeff projette également des images d'une île magnifique, parmi les plus belles que l'on puisse imaginer...

Un recul sur cette violence bien ancrée et probablement difficile à imaginer pour les métropolitains. Qui s'insère à merveille avec une scénographie intense, dans un univers à la fois réaliste et fantasmé, tantôt dur et cru, tantôt poétique et entrainant... Une adaptation jugée réussie par les professionnels. Et qui aura réussi à éviter la critique récurrente portée au roman initial : l'omniprésence de ce prisme de la violence. Ou la perpétuation de l'image d'une île qui se définit par sa délinquance et ses dérives.

Bien sûr, il sera important de voir si le public mahorais verra en cette adaptation une réussite. Il s'agit après tout d'un point de vue métropolitain, basé sur le travail d'un autre auteur métropolitain. Qu'en sera-t-il de l'accueil local ? Est-ce là un sujet qui parlerait aux mahorais eux-mêmes ? Tout particulièrement décliné sous cette forme d'art théâtral si peu pratiquée sur l'île au lagon ? Cette réponse devra attendre que la crise sanitaire prenne fin. Le metteur en scène n'ayant pas exclu de donner des représentations à Mayotte. Et lorsque l'île comptera des structures adéquates permettant d'accueillir des représentations théâtrales. Il faudra donc probablement attendre encore un peu...